

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

On 20 août 1912

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claude Orléans, Successeur de E. & C. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. and Fahrenheit Centigrade. Rows for 7h du matin, 9h du matin, 11h du matin, 1h de l'après-midi, 3h de l'après-midi, 5h de l'après-midi.

La Convention des Sucres.

On sait que l'Angleterre a récemment décidé de se retirer de la Convention des Sucres. Aux termes de cette convention, conclue en 1907 à Bruxelles, et renouvelée chaque année depuis, les pays européens, producteurs de sucre, s'engagent à limiter l'exportation de ce produit de façon à maintenir la régularité des cours, écartant ainsi les possibilités d'une concurrence ruineuse. L'Angleterre a jugé que les conditions qui lui étaient posées étaient trop draconiennes et a brusquement annoncé son retrait.

C'est maintenant au tour de la Russie d'être mécontente de ce que la Convention a limité son exportation annuelle, jusqu'en 1913, à 200,000 tonnes, et elle menace aussi de se retirer. Si cette menace est mise à exécution ce sera probablement le premier pas vers la dissolution totale de cette Convention.

Dans les cercles officiels anglais on explique de la façon suivante la décision que vient de prendre le gouvernement de retirer l'Angleterre de la convention sucrière :

La cause immédiate est le refus des puissances de l'Europe centrale de permettre à l'Angleterre d'importer le sucre que la Russie est disposée à lui vendre. (On sait en effet que la Russie s'est engagée à limiter à 200,000 tonnes son exportation annuelle de sucre afin de ne pas faire concurrence aux raffineurs allemands, autrichiens et français qui ne reçoivent pas de primes à la fabrication comme en Russie). L'autonne dernier, en raison de la sécheresse qui a frappé une grande partie de l'Europe, la production du sucre de betterave a grandement diminué et les prix ont monté.

Le seul pays possédant un gros excédant qu'elle peut céder à d'autres est la Russie, mais les conditions de la convention ne permettent à la Rus-

si que d'exporter une quantité limitée de cet article. Aussi en novembre dernier sir Edward Grey annonça-t-il aux Communes que si les puissances de l'Europe centrale ne consentaient pas à amender la convention de manière que nous puissions acheter cet excédent de sucre russe, le gouvernement anglais se retirerait simplement de la convention, comme il en a le droit, en prévenant un an d'avance. Les négociations ont traîné en longueur depuis cette époque jusqu'à maintenant. Mais pour des raisons évidentes, l'Allemagne, l'Autriche et la France qui vendent du sucre à l'Angleterre, souhaitent écarter la concurrence de la Russie et se réjouissent lorsque les Anglais leur payent des prix plus élevés dont elles tirent bénéfice.

On comprendra l'importance de la question pour l'Angleterre lorsqu'on saura qu'une hausse d'un shilling par demi-quintal de sucre coûte à ce pays plus de 38 millions de francs pour sa consommation de l'année. Le but original de la convention au point de vue du gouvernement anglais était d'avantager les planteurs de cannes à sucre des Antilles; cet objet même n'a pas été atteint, car depuis la signature de la convention en 1902, les planteurs des Antilles ont découvert qu'il leur était plus profitable de cultiver des fruits que la canne.

Ceux qui ont tiré véritablement profit de la convention, ce sont les sucriers d'Allemagne, de France et d'Autriche, et c'est aux dépens des Anglais.

Malgré cette explication, la plupart des journaux s'accordent à considérer comme un désastre pour les Antilles britanniques la décision prise par le gouvernement anglais, décision qui concerne également les négociants en sucre de l'ouest de l'Ecosse. Par contre, les confiseurs, les fabricants de confitures, attendent avec plaisir une grande baisse de prix.

Les raffineurs de sucre déclarent que c'est un coup mortel porté à leur industrie. La Grande-Bretagne sera envahie par les sucres des pays donnant des primes.

Le record des déménagements.

Le record des déménagements est détenu par un ménage de Melbourne, lequel a changé de logis 57 fois en six ans, soit plus de neuf fois par an. Ceci ressort d'une statistique présentée par le ministre anglais John Burns, dans un de ses plus récents discours.

On se demande comment se font les locations en Australie, car il nous semble que, là-bas comme ici, l'année ne compte que douze mois et quatre trimestres.

Le centenaire d'Henri Conscience.

Un juste centenaire est celui que célèbre en ce moment la Belgique, le centenaire d'Henri Conscience, appelé le "Chantre de la Campine".

Romancier fécond et plein de charme, Henri Conscience se vantait de n'avoir pas écrit une page qu'une jeune fille ne pût lire. — En un temps où l'on ne croit qu'au talent pimenté, cette noble revendication d'un écrivain peut sembler une naïveté. Les Belges lui en font un titre de gloire. Ils ont raison.

Les Accidents du Travail.

Paris, 10 août.

On a lu hier, l'arrestation de deux cambrioleurs. Leur histoire est charmante. Ces messieurs, âgés de dix-neuf et vingt ans, comme le sont aujourd'hui la plupart des artistes qui travaillent du surin et de la pince-matras, s'étaient présentés samedi chez une fruitière de la rue Sauffroy pour y exercer leur petite industrie. Tandis que l'un choisissait des légumes, l'autre se jetait sur la marchande, la bourrait de coups de poing et s'efforçait de la renverser. La fruitière est une femme robuste; saisissant un couteau, elle frappa l'agresseur qui s'empressa de décamper. Le complice, toutefois, avait eu le temps de vider la caisse. Par crainte de représailles, Mlle Gamard n'osa pas porter plainte; elle avait passé le déficit par profits et pertes, trop heureuse encore de s'en tirer à bon compte lorsqu'elle reçut hier matin un mot ainsi conçu: "Madame, Forcé d'aller à l'hôpital, à la suite des coups que vous m'avez donnés, je vous prie de me faire tenir cent francs." Cette fois, la marchande trouva que c'était cher. Elle avertit la police et l'on cueillit deux voleurs quand ils vinrent, un peu naïvement, demander la réponse.

Nul doute que ces jeunes gens n'aient été fort déçus. Le cambriolage est devenu d'un usage si courant que ceux qui le pratiquent finissent par le considérer comme une profession. Puisqu'une loi tutélaire protège les ouvriers contre les accidents causés par le travail, il leur semble naturel et juste que cette protection s'étende à leur état. Il n'y a pas de sot métier; on travaille comme on peut, selon ses aptitudes, ses goûts, les circonstances, et ce ne serait pas la peine d'avoir fait un long apprentissage, débüté lentement par des affaires médiocres, si un client grincheux avait le droit, gratis, en gâtant vos outils, de vous ôter votre gagne-pain.

La question est neuve; elle n'a pas encore été soumise aux tribunaux. Elle le sera certainement dès que les cambrioleurs se seront constitués en Chambre syndicale, ce qui ne saurait tarder. Et s'ils obtiennent gain de cause, comme tout le fait prévoir, les conditions de leur industrie s'en trouveront bien améliorées. Sans doute, par l'effet d'une vieille routine, ils auront toujours quelques ennuis avec la police; mais, du côté de la clientèle, plus de difficultés. Le "panté" s'exécuteur de bonne grâce, se laissera dénouer en douceur, bien loin de repousser le mal par la violence, il tolérera, il offrira ses clefs et se gardera prudemment d'ajouter à sa perte en infligeant à l'adversaire une incapacité de travail. L'état de cambrioleur sera de tout repos; peu de risques professionnels et, en cas de malchance, une retraite assurée jusqu'à la fin de ses jours.

Seulement, cette jurisprudence n'est pas encore établie. Les travailleurs de la rue Sauffroy ont agi un peu tôt; ils devaient les temps. Leur excuse est dans leur jeune âge; en

pillant la boutique de Mlle Gamard, ils ont cru faire joujou. La résistance imprévue de la fruitière les a surpris comme une incorrection, un manque de déloyauté à toutes les règles du jeu. Volontiers, il aurait crié: "Pouce!" Ils avaient cru trouver chez la fruitière une poire de plus qu'ils n'en ont rencontré. — Z.

NOS PREMIERS PROFESSEURS D'HYGIENE.

Si nous ne craignons d'être accusés de paradoxe, nous irions jusqu'à soutenir cette opinion: que l'hygiène a été enseignée aux hommes par... les animaux.

Si nous considérons, en effet, que la propreté prend sa source dans l'instinct de conservation et qu'elle a pour résultat d'assurer le bien-être et la santé; si, d'autre part, nous démontrons que les animaux dits inférieurs ont le soin de leur corps, tout comme le représentant le plus élevé de l'animalité, nous serons bien près d'avoir démontré la vérité de notre proposition.

Avez-vous remarqué combien d'animaux, tout comme l'homme, éprouvent de la répugnance à approcher de certains objets, dans la crainte d'en être souillés? Est-ce simple coquetterie, ou l'appréhension que cette souillure dérangera leur équilibre normal, provoquera des troubles dans leur état physiologique? Il y a évidemment de ceci et de cela.

Un de nos confrères de province, qui sait observer, c'est-à-dire qui ne se contente pas de recueillir les observations, mais les interprète intelligemment, M. le docteur Ballion, a fait à cet égard une remarque significative: "Les corps étrangers, écrit-il, surtout s'ils sont d'origine organique, ne peuvent pas, sans porter atteinte à la propreté — nous ajouterons: à la santé — séjourner sur les téguments d'un animal. Les poussières, les déchets d'aliments, etc., en obstruant les orifices des canaux sudorifères ou des glandes sébacées, nuisent à l'exercice régulier des fonctions cutanées. Le besoin qu'éprouve l'animal de tenir sa peau nette est fondé sur une gêne facile à comprendre."

La propreté est donc, en dernière analyse, une des conditions essentielles du maintien de la santé, une des manifestations les plus claires de l'instinct conservateur.

Il semble, dès lors, que les animaux et l'homme devraient suivre la même voie, pour arriver à une même fin. Ce n'est pas tout à fait ainsi que les choses se passent.

L'animal obéit à la nature: l'homme s'écarte souvent de ses lois, parce qu'il est doté de raisonnement... qui le fait déraisonner. Quand les moyens mis à sa disposition ne lui paraissent pas suffisants, il s'en crée d'artificiels.

En matière d'alimentation, les animaux sont également fidèles aux lois de l'hygiène. Presque tous les vertébrés évitent de se salir, quand ils mangent et quand ils boivent; et, après le repas, ils procèdent, avec une minutie particulière, à leur toilette, se débarrassant des impuretés dont ils ont pu se souiller en prenant leurs aliments.

La nature a, du reste, veillé à tout avec sollicitude. N'a-t-elle pas mis à la disposition de qui veut s'en servir: l'eau, indispensable pour assurer les soins de propreté; un savon à base d'alcali, et qui vaut tous les savons fabriqués, la salive; la matière sébacée qui, pour les animaux, tient lieu de pomade; la poussière des routes qui est leur poudre de riz. Les parfums les plus estimés ne sont-ils pas, d'ailleurs, produits par une sécrétion animale, tels: le musc, la civette, etc? Il est des animaux chez qui la salive remplace l'eau; tels les carnivores et les singes. Ces derniers ont même un instrument singulièrement perfectionné, qui remplit plusieurs offices, nous voulons parler de leur main thoracique qui, grâce à la facile exposition du pouce, est propre aux emplois les plus variés. Le naturaliste Brehm cite même une espèce de singe, le mandrill, qui se mouche dans ses doigts, comme un enfant mal élevé!

Dans la série animale, c'est comme chez les hommes, il y a les sujets propres et... les autres. Combien est-il d'hommes aussi soigneux que la louve, qui va se laver la gueule dans une mare, pour ne pas conserver l'odeur de ce qu'elle a mangé, ou que les mouffettes, qui se nettoient le museau, après le repas, avec leurs pattes antérieures?

Pour manger un œuf à la coque, nous perçons la coquille et aspirons le contenu sans en rien répandre au dehors. Sous ce rapport les belettes n'ont rien à nous envier; quand ces gracieux animaux mangent un œuf, ils percent la coquille en plusieurs endroits, et ils réussissent à l'absorber complètement sans qu'il s'en échappe une goutte. Le hérisson gobe les œufs de la même manière que la belette, c'est-à-dire sans se salir. Ce même animal, quand il dévore un crapaud, s'essuie le museau sur la terre après chaque coup de dent.

Les chauves-souris sont souvent tourmentées par des parasites; aussi se grattent-elles fréquemment la tête avec les ongles. Ces ongles sont tellement aigus qu'elles s'en servent en guise de peigne.

Les ruminants ne sont pas embarrassés pour se gratter la tête: leurs pieds de derrière leur servent à cette fin, de même qu'avec leurs cornes ils se raclent le cou et les épaules. Un pan de muraille, un tronc d'arbre, voilà leur brosse et leur étrielle, quand ils sont tourmentés par un prurit incommode.

La propreté des oiseaux n'a pas besoin d'être démontrée. Qui n'a été témoin de leurs bagneuses? Observez-les quand il pleut: ils ne cherchent pas un abri contre l'eau qui tombe, tout heureux qu'ils sont de recevoir cette ablation naturelle. Tantôt ils font leur toilette au fond des étangs ou des mares; d'autres fois, ils font une "plaine eau"; en ce dernier cas, ils plongent complètement leur corps dans le liquide. Les canards, les cygnes et, en général, tous les oiseaux aquatiques ont recours à ce procédé d'immersion.

Un trait de mœurs caractéristique des échassiers, c'est l'habitude de prendre... des bains de pieds; plus la température de l'eau est basse, plus ils paraissent s'y complaire.

Les deux filles seraient-elles restées absolument maîtresses de tel ou tel individu, en face de cette détermination de leur dévouement? ...

Non seulement l'aspect de ce pavillon, entretenu dans la dernière propreté, mais leur "home"; mais Jean Le Kerlaog avait reconnu, devant le façade, un bassin d'où jaillissait un jet d'eau... ce jet d'eau fatal, qui allait être sans doute fort utile, mais les faisait trembler.

A l'intérieur, Jean Le Kerlaog avait organisé une pièce à peu près semblable à la salle à manger de Sannois, avec le piano dans un coin, la bonne table ronde comme à Sannois, le large fauteuil où M. Morel fumait en pipe en bavardant avec les dames, ou se contentant, soit Lucie, soit Stanislas, quand ils jouaient du piano.

— Vous êtes certain qu'il n'est pas encore venu? ... qu'il n'a rien vu? ... demandait Jean Le Kerlaog au directeur.

— Ce pavillon était habituellement inoccupé, je l'ai cédé au bout de pare par une barrière de bois, et j'ai logé dans ce coin, sur une petite terrasse, que mon pensionnaire dirigeait, ce pavillon d'un côté. Je vous l'ai montré.

— Dans quelques instants, mon cher directeur: que chance, lui, n'est bien maître de soi!

Et, tandis que le directeur s'é-

Nous en revenons dès lors à notre point de départ: c'est dans un but d'hygiène que les animaux font la plupart des opérations que nous venons d'énumérer, ce qui nous autorise, nous semble-t-il, à les proclamer nos premiers professeurs d'hygiène.

La machine à fossettes.

Une invention dont le besoin se faisait sentir. Un parfumeur de Séville vient d'inventer une petite mécanique avec laquelle les jolies femmes se creusent des fossettes factices. L'instrument fait fureur, et les Sévillanes se défigurent à qui mieux mieux dans le temps qu'on ne les voit pas. On ne dit pas si la fossette persiste.

N'est-ce pas un commentaire pratique de la formule avec laquelle les mamans débarbouillent leurs fillettes récalcitrantes?

Il faut souffrir pour être belle.

Mais est-il indispensable de souffrir pour se rendre l'aide? Et puis la machine à "fossette" n'est qu'une contrefaçon de la machine à creuser la fosse.

FORT ESPAGNOL.

Le nombreux public qui se pressait en foule hier soir dans le vaste auditorium du Fort Espagnol pour y entendre "les Cloches de Corneville" a pu apprécier la musique de Planquette en même temps qu'admirer la talent de cette troupe qui depuis la saison a fait de ce ressort d'être le rendez-vous des amateurs de musique.

Un amoureux qui n'y va pas d'un amour mais morte pour enlever l'objet de sa passion.

Belle Plain, Kan. 20 août. — Dans un combat provoqué par Sa n Wood qui voulait enlever Ethel Manahan, mardi, James Thompson âgé de 16 ans a été tué, Matt Manahan, le père de la jeune fille mortellement atteinte et Gaylord Manahan légèrement blessé.

Wood a épargné la vie du jeune Manahan parce qu'il avait consenti à l'aider à se sauver.

Wood habitait une ferme près des Manahan, chez qui il s'est rendu en buggy, en arrivant il a demandé à Thompson où était la jeune fille. Sur la réponse négative de ce dernier, Wood l'a tué d'un coup de revolver.

Attiré par la détonation le père de la jeune fille est accouru, alors Wood l'a frappé d'une barre de fer et s'est précipité sur Gaylord.

Le chemin libre Wood est entré dans la maison à la recherche de Mlle Manahan, après avoir parcouru deux fois la maison sans succès, il s'est précipité dans la cour où il a rencontré le jeune Gaylord Manahan à qui il a promis la vie sauve, s'il voulait l'aider à se sauver.

Tous deux s'étaient dans le buggy que Wood abandonna à 2 milles du lieu de cette scène. Wood avait comparé en mars devant le grand jury fédéral pour avoir adressé à Mme Minnie Owen une lettre obscène. Il avait été relâché sous caution de \$1,500 et le cas devait être jugé en septembre.

— Belle Plain, Kan. 20 août. — Wood a été arrêté par le shérif du comté et quelques hommes armés, près de sa propre demeure.

re à deux milles au nord de Belle Plain, deux heures environ après le drame.

Il était caché dans un champ de maïs et en voyant s'approcher les agents de la force publique a tenté de se suicider en se tirant trois balles dans la poitrine.

Il n'a réussi qu'à se blesser grièvement et a été ramené à Belle Plain, où il est à l'heure actuelle en traitement.

Les médecins ne croient pas qu'il survivra à ses blessures.

MUTINERIE DE FORTS.

Houston, Texas, 20 août. — D'après une information venant de Sugarland, mardi matin, la mutinerie de 100 prisonniers à l'Imperial State Farm continue; les prisonniers refusent de travailler. Deux des vingt et un prisonniers qui s'étaient échappés dimanche après avoir scié les barreaux de leur cellule, sont encore en liberté; dix-huit ont été repris, un a été tué.

La guerre aux rats.

Les douze commandements pour la prévention de la peste bubonique.

I. Obéissez à la loi. N'employez que des boîtes à ordures en métal et voyez à ce qu'elles soient un couvercle.

II. Ne laissez aucune nourriture à la portée des rats. Affinez les pour qu'ils aillent dans les trappes. Donnez-leur l'exemple à vos voisins.

III. Attrapez et tuez tous vos rats: quand ils sont pris, plongez-les dans une solution de sublimé corrosif ou dans du pétrole. Trappes et rats doivent être arrosés avec du pétrole et de l'eau de savon en parties égales.

IV. Ne touchez ni aux rats, ni aux trappes, si vous n'avez pu les nettoyer par les rats ou employez des pinces ou des linges imbibés de pétrole pour toucher aux trappes et aux rats.

V. Nettoyez vos écuries et par tout où vous avez un plancher en bois, remplacez le par un ciment ou en sable.

VI. Arrosez avec de l'eau de chaux les endroits que vous croyez infestés par les rats ou employez le pétrole. Les deux moyens tuent les puces.

VII. Nettoyez les planchers dans les maisons et les magasins, servez-vous d'une petite quantité de pétrole; cela remplira les fentes des planchers d'une substance qui tuera les puces à l'écart.

VIII. Les souillures sont des nids à rats, après des planchers en ciment ou des cages haut perchées avec un plancher en ciment pardessus pour recevoir les débris du maïs ou autre nourriture.

IX. Planchez doit être nettoyé très souvent pour ne pas attirer les rats.

X. Tenez votre propriété très propre.

XI. Parlez des rats à vos voisins, faites de l'extermination des rats et des souris une question capitale; faites-le tant qu'il y en aura et ne négociez pas les puces aussi.

XII. Si on fait une souscription pour une campagne contre les rats, donnez votre contribution, si petite soit-elle.

XIII. Rappelez-vous qu'un rat malade dans votre cour peut causer la mort de toute votre famille.

XIV. Jusqu'à ce qu'on vous demande de porter vos rats à un endroit déterminé, brûlez leurs carcasses immédiatement après les avoir plongés dans du pétrole pour tuer les puces.

XV. Les services des Établissements de la Marine et de la Santé des États-Unis ont publié plusieurs bulletins instructifs sur la peste bubonique et sur les rats.

— Dans la campagne de Lutzarches et environs, on souffre en ce moment d'une grande crise de petits pois.

— Et le plus triste c'est qu'on n'en connaît les causes.

Feuilleton

— DB —

L'ABELLE DE LA N. O.

N. 73 Commencé le 20 mai 1912

L. H.

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

TROISIÈME PARTIE

Suite.

Et, devant trente minutes écoulées, il fut étonné de l'air de se consacrer à son travail — mais avec cette particularité qu'il venait en montrant les secrets à ce

elle Lucie; il voulait même qu'elle collaborât avec lui... et alors, c'est Lucie qui exécutait réellement le paysage; car on peut être assez adroit pour jouer toute la police, pour se moquer de ses adversaires les plus habiles; mais on n'apprend pas du jour au lendemain, le métier de policier; et, sans l'aide de Lucie, Jean Le Kerlaog n'aurait pu se débarrasser pour couvrir que tout de couleurs ressemblant à quelque chose!

Maintenant, le paysage avait vraiment pris substance; et si, malgré tant de précautions, tant de menaces, un inspecteur de la Sûreté avait été caché dans quelque buisson, ou derrière quelque mur, il n'aurait pas pu rapporter ce qu'il avait vu. "J'ai vu M. Morel, qui était venu prendre une vue de la Sûreté, et en a profité pour donner aux lignes de plus air à sa fille Lucie, tandis que M. Morel faisait du crochet et que Fernande lisait un "magasin".

— Et Lucie d'une famille parfaitement honnête et sage.

Quant à la présence de Stanislas Gévolet, avait-elle besoin de s'expliquer, puisque l'aimait Mlle Lucie Morel?

— Il me semble que le jour même, monsieur Morel, dit Stanislas.

— C'est vrai! reconnut M. Morel, qui était en train d'allumer une pipe; je commence à me plaindre de la même coloration dans le

ciel, à leur fleur... vous avez raison, jeune homme; je faisais des béatitudes, si je coulais...

— A cela, offrit Stanislas: me permettez-vous de vous reconduire à Sannois?

— Tout de suite, comme cela? objecta Fernande.

— Rien ne nous empêche, ma demoiselle, de faire un détour: les routes ne sont pas encombrées, aujourd'hui; je pourrais donner toute ma vitesse; si vous voulez que nous passions... par la forêt de Montmorency?

— Vous me faites toujours trembler, vous, avec votre auto! s'écria Mme Morel.

— Je vous promets, madame, d'être très sage, très prudent... — Tu as toujours peur, toi! lui cria presque durement le policier.

Et, dans la tombée du soir, la machine emporta toute la famille, et disparaissant, bientôt, sous les frondaisons de la forêt de Montmorency.

Et il faisait presque nuit, lorsque l'auto, après une belle randonnée, gagna Epinay par les dernières et s'arrêta devant la grille d'un parc où se devait d'être tendre; car cette grille s'ouvrait immédiatement... la voiture tournait, tout de suite, dans une allée... on ne pouvait plus la distinguer de la route. Et, tandis que Stanislas faisait face à deux dames, Jean Le Kerlaog allait jeter au dernier coup d'œil

de prudence sur les environs. Lorsqu'il pénétra à son tour, dans le parc, le directeur de la maison de santé s'élevait, et recommença pour lui, de donner les nouvelles de son malade — son pensionnaire plutôt; car, sous un traitement de douceur et d'affection, sa santé s'était promptement améliorée. M. Morel, le vrai, n'était plus qu'un traître qu'elle monstrosité, donnant aujourd'hui tout l'aspect d'un homme bien portant, sauf le trouble qui dominait encore son cerveau, au sujet de tous les personnages qui revivaient en lui.

Le directeur disait, joyeusement: — Plus de crise, madame! plus de ces fureurs suivies de ces abattements, qui m'avaient en ce jour tant d'affaires et qui me venaient, évidemment, qu'on le voyait mal... Ce n'est plus que par précaution que je lui donne, chaque matin, une légère dose... que je lui explique, d'ailleurs, par mon système général d'hydrothérapie, pour éloigner toute idée de folie... — Mais alors, s'écria Mme Morel et ses enfants, nous allons pouvoir le ramener... bientôt... chez nous?

— Je ne crois pas, madame, que nous soyons tout à fait gué; car je ne considérerais que comme commençaient que lorsque son cerveau sera réellement débarrassé de cette erreur multiple... et surtout, lorsque nous sa-

rons pu luilever cette persécution, qui est toujours constante en lui, qu'il existe réellement en lui deux individus, dont l'un est chez moi, heureux, bien soigné... tandis que l'autre est martyrisé dans un autre établissement! ... N'est-ce pas, monsieur? faisait le directeur, en s'adressant à Jean Le Kerlaog, avec qui il pouvait s'entretenir en confidence médicale. Toutefois, ajoutait-il, je le crois, dès maintenant, en état de supporter la légère secousse que vous avez préparée... toute de bonheur, d'attendrissement... et qui peut nous faire faire un progrès définitif. D'accord avec monsieur... Il s'installait encore vers Le Kerlaog.

— Tout est prêt, en ce petit pavillon... — Il les conduisit vers une maisonnette, isolée dans le parc, entourée de grands arbres, et dont l'aspect pouvait, précisément, rappeler la petite ville de Sannois.

Mme Morel et ses filles, malgré ces nouvelles relativement satisfaisantes, avaient le cœur étroit. Mais Jean Le Kerlaog était plus d'entraîne, et Stanislas tout gâté d'espérer.

— Je vais me habiller; dit presque éberlué Le Kerlaog à ses parentes; il faut que chaque chambre soit prête à l'instant, car c'est tout le temps qu'il faut, maintenant, pour les étonner!

Mais comment cette mère et

ses deux filles seraient-elles restées absolument maîtresses de tel ou tel individu, en face de cette détermination de leur dévouement? ...

Non seulement l'aspect de ce pavillon, entretenu dans la dernière propreté, mais leur "home"; mais Jean Le Kerlaog avait reconnu, devant le façade, un bassin d'où jaillissait un jet d'eau... ce jet d'eau fatal, qui allait être sans doute fort utile, mais les faisait trembler.

A l'intérieur, Jean Le Kerlaog avait organisé une pièce à peu près semblable à la salle à manger de Sannois, avec le piano dans un coin, la bonne table ronde comme à Sannois, le large fauteuil où M. Morel fumait en pipe en bavardant avec les dames, ou se contentant, soit Lucie, soit Stanislas, quand ils jouaient du piano.

— Vous êtes certain qu'il n'est pas encore venu? ... qu'il n'a rien vu? ... demandait Jean Le Kerlaog au directeur.

— Ce pavillon était habituellement inoccupé, je l'ai cédé au bout de pare par une barrière de bois, et j'ai logé dans ce coin, sur une petite terrasse, que mon pensionnaire dirigeait, ce pavillon d'un côté. Je vous l'ai montré.

— Dans quelques instants, mon cher directeur: que chance, lui, n'est bien maître de soi!

Et, tandis que le directeur s'é-

loignait, Jean Le Kerlaog organisait dans sa maison un salon, comme on en faisait à Sannois, pour ses deux amis, et se contentant, soit Lucie, soit Stanislas, quand ils jouaient du piano.

Quant à Stanislas, il tremblait bien un peu, mais affirmait qu'il serait digne, tout à l'heure, de son professeur.

Il en effet, lorsque, quelques instants plus tard, on entendit des pas sur le gravier du jardin précédant le pavillon, tout avait pris, à l'intérieur, le doux aspect accoutumé des soirées de Sannois — sauf que chacun se penchait pour voir, à travers une grande fenêtre, la silhouette qui s'avantait.

Comme s'il était resté chez lui, M. Morel venait de franchir la porte de grillage... marchait dans ses deux mètres... mais s'arrêtait devant le jet d'eau... Il pouvait le distinguer, portant la main à ses yeux, puis le relevant sur son front, jetant au peu son grand chapeau... Le directeur de l'établissement était à côté de lui, et disait: — Je vous rejette dans quel-ques minutes... je vous laisse avec votre famille... M. Morel est un finis... mais un mouvement de recul, comme s'il voulait repartir avec son homme, qui le regardait d'affectionnement. Mais le directeur ordonnait, avec toute son autorité: